

Daniel CEFAÏ, Édouard GARDELLA

Comment analyser une situation selon le dernier Goffman ?

De Frame Analysis à Forms of Talk

Frame Analysis (1974/1991) a donné lieu à des interprétations variées, sinon contradictoires. La plus commune est celle que l'on peut imputer à une espèce d'interactionnisme symbolique : l'ordre social semble se recréer directement et continûment à travers des interactions entre individus, qui proposent des définitions de la situation à laquelle ils ont affaire et négocient l'ordre et le sens de cette situation avec d'autres acteurs. Cette perspective accorde aux individus une marge de manœuvre considérable dans la définition des situations : les acteurs mettent en branle un « travail de la signification » pour savoir où ils se trouvent, s'aligner les uns sur les autres et s'engager dans des activités conjointes. Même si elle centre son attention sur des actions plutôt que sur des représentations, cette perspective tend à dissocier leur configuration pratique du travail de description, d'interprétation, de jugement et de délibération qui s'y joue¹ et souvent, accrédite une conception de l'interactionnisme

1. « Toute conduite autodéterminée est précédée d'une phase d'examen et de délibération, que nous pourrions appeler définition de la situation » (Thomas, 2006 : 80). Mais seule la première partie de la citation a été retenue par la postérité, sous le titre, donné par Merton, de « théorème de Thomas » : « Si les situations sont définies comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences » (dont Goffman se démarque – cf. 1991 : 9). Un peu plus loin, Thomas ajoute pourtant : « Mais l'enfant vient au monde dans un groupe qui a déjà défini tous les grands types de situations susceptibles de se présenter, et qui a déjà élaboré des règles de conduites appropriées. L'enfant qui naît dans ce groupe n'a donc pas la moindre chance d'établir ses propres définitions » (Thomas, 2006 : 80). En outre, il faudrait s'entendre sur le sens du mot

stratégique (Lofland, 1976). Dans les enquêtes sociologiques sur la constitution de l'action collective (Snow & Benford, 2000 ; Cefaï, 2001, 2007) ou sur la configuration médiatique des nouvelles (Gamson, 1992), les cadres ont été traités comme des types de catégories, d'arguments et de récits, justiciables d'une analyse de contenu, disponibles comme des ressources cognitives ou normatives, qui permettent aux acteurs de diagnostiquer, pronostiquer et justifier leurs actions ou de se coordonner stratégiquement autour de la définition d'une situation. Goffman (1989 : 307) a répondu par anticipation à ces lectures de *Frame Analysis*.

Premier point : « Les individus auxquels j'ai affaire n'inventent pas le monde du jeu d'échecs chaque fois qu'ils s'assoient pour jouer ; ils n'inventent pas davantage le marché financier quand ils achètent un titre quelconque, ni le système de la circulation piétonne quand ils se déplacent dans la rue. Quelles que soient les singularités de leurs motivations et de leurs interprétations, ils doivent, pour participer, s'insérer dans un format standard d'activité et de raisonnement qui les fait agir comme ils agissent ». La conception des opérations de cadrage des situations s'inscrit dans l'héritage de Durkheim et de Radcliffe-Brown, par l'intercession de W. L. Warner et C. W. M. Hart (Goffman, 1989). Les individus sont « des "supports" pour l'existence continuée des structures sociales » (Gonos, 1977 : 862) – leur statut étant lié à une « place » qui leur échoit dans le monde social. C'est ce mixte original entre « structuralisme » et « interactionnisme » qui continue de dérouter à la lecture de Goffman².

Deuxième point : l'expérience est organisée collectivement, indépendamment de ce que peuvent penser les acteurs. Leur latitude de choisir des stratégies de coopération et de communication se plie à un « ordre de l'interaction » (Goffman, 1988b) qui est un ordre normatif, au même titre que l'ordre moral ou l'ordre juridique. L'écologie des activités situées que développe Goffman est indissociable de l'existence de « règles », qui deviennent manifestes chaque fois qu'il y a erreur ou effraction, rappel à l'ordre, sanction diffuse ou sanction ouverte (Cefaï, 2012). Goffman n'a cessé d'affiner et d'enrichir la connaissance de cet « ordre de l'interaction », dont il a tenté, en citant Durkheim, de décrire et de comprendre la « réalité *sui generis* » (Rawls, 1987). Ce qui ne l'empêche pas de signaler le « couplage flou » entre ordre de l'interaction et structures sociales et institutionnelles ou ailleurs, d'articuler l'analyse de la situation à celle de rassemblements sociaux et d'occasions sociales.

« définition » : Goffman n'a pas une lecture de la « définition » de la situation en termes d'« interprétation », à la façon de Thomas ou de Blumer.

2. Par exemple, le chapitre 12, « Structure et fonction des propriétés situationnelles », de *Behavior in Public Places* (1963/2012), en écho à *Structure and Function in Primitive Society* (1952) de Radcliffe-Brown.

Troisième point : le sens du concept de « situation » n'est donc pas le même chez Goffman que chez des auteurs comme A. Strauss ou H. Becker. La conception courante de la situation sociale ne sert « qu'à banaliser, en quelque sorte, l'intersection géométrique entre acteurs qui parlent et acteurs qui exhibent certains indices sociaux particuliers » (Goffman, 1988a : 146). La saisie de la situation comme « ordre de l'interaction », relativement autonome par rapport aux structures macrosociales, change la donne : « Je définirais une situation comme un environnement fait de possibilités mutuelles de contrôle, au sein duquel un individu se trouvera partout accessible aux perceptions directes de tous ceux qui sont "présents" et lui sont similairement accessibles. » (*Ibid.* : 146). La situation – faite de coprésence, accessibilité perceptive et contrôle mutuel – mérite une analyse en propre. La capacité de comprendre et d'agir de façon pertinente n'est pas le fait d'individus qui se représentent une situation et qui programment leurs actions en fonction de leurs objectifs, ou d'individus qui extériorisent des dispositions, normes et valeurs intériorisées dans le procès de leur socialisation. Cette capacité est distribuée sur le triptyque que forment un être vivant, ses partenaires d'interactions et leur environnement (Quéré, 1997). Goffman restaure l'analyse de la situation, jusque-là négligée. Elle a « une structure propre », « ses propres règles » et « des processus propres » (Goffman, 1988a : 149).

Quatrième point : Goffman diverge d'une approche de sociologie compréhensive. Si la situation était vue comme une réalité intersubjective, l'enquête recourrait à la méthode du *Verstehen*, pour comprendre les interprétations, les croyances et les motivations des acteurs sociaux. Mais les acteurs ne sont que les « locataires » des places qu'ils occupent – une position qui est proche de celle de G. H. Mead (2006) quand il écrit que les acteurs jouent les scénarios d'un Autre général ou de K. Burke (1945) lorsqu'il montre comment ils respectent une grammaire des motifs. Du coup, Goffman est éloigné de la tradition wébérienne et schutzienne dont certains l'avaient rapproché dans les années 1970. Par exemple, l'invocation de motifs d'agir n'est pas l'expression du libre arbitre des acteurs : des « vocabulaires de motifs » (Mills, 1940 et commentaire par Trom, 2001) encadrent les types de justifications possibles. Ils donnent un « fondement commun » à des « conduites médiatisées » et ont une « fonction d'intégration », selon Mills. Un motif invoqué dans la justification ou la critique d'une action lie cette dernière à la situation, rend possible l'engrenage des conduites les unes sur les autres et les « aligne » sur des règles communes. Et il ne fait que contribuer à l'organisation ou à la reformulation de l'expérience de l'engagement conjoint des participants à la situation, qui se fait dans l'enchaînement des actions, des réactions et des interactions. Goffman parle de

« consensus en acte » qui vaut comme « contrat implicite » – ce qui est très éloigné de la « négociation d'un sens intersubjectif ».

Cinquième point : il ne s'agit donc pas pour Goffman de documenter des états de conscience, en recourant à des questionnaires, des entretiens intensifs ou des conversations ordinaires. Mais bien de rendre compte de propriétés non intentionnelles et souvent non conscientes des « systèmes d'activité ». « Un cadre d'accords normatifs est en jeu, mais il n'est ni enregistré, ni cité, ni disponible auprès d'informateurs » (Goffman, 1987 : 96). La dynamique d'interaction n'est pas dans les têtes, elle se joue là dehors, dans la situation. La voie royale de l'enquête est donc l'« *observation naturaliste non systématique* » (Goffman, 1973 : 18-19), *in situ et in vivo*, à la façon des écologues et des éthologues (sur ce naturalisme : Conein, 2006). Goffman ne produit pas des interprétations des actions en recueillant des reformulations et des rationalisations après coup, mais prête une attention de plus en plus aiguë, tout au long de son œuvre, aux échanges discursifs et non verbaux, en les indexant sur leurs circonstances de production et de réception. Les cadres ne sont pas des « schèmes mentaux » ou des « représentations collectives », mais des opérations de cadrage qui organisent la configuration et la signification des activités (Goffman, 1974 : 242). Et ces opérations ne sont pas seulement subjectives et contingentes, elles ont quelque chose de réglé et de typique.

Organisation et structure de l'expérience

« Je fais l'hypothèse qu'en s'intéressant à une situation ordinaire, on se pose la question : "Que se passe-t-il ici ?" (*What is it that's going on here ?*). Que la question soit formulée explicitement dans les moments de doute et de confusion, ou implicitement lorsque les circonstances ne menacent pas nos certitudes, elle est posée et ne trouve de réponse *que dans la manière dont nous faisons ce que nous avons à faire.* » (Goffman, 1974 : 16 – souligné par nous).

Goffman tente de comprendre comment s'organise l'expérience d'une situation, fondée sur la saisie des indices présents dans le contexte d'une interaction et sur l'accomplissement d'activités situées, conformément à des règles. Il ne se donne pas d'avance un système d'intérêts constitués ou d'identités sociales, qui court-circuiterait la contingence des circonstances, mais il ne postule pas non plus l'infinie plasticité de la réalité : l'expérience est organisée par des cadres, elle ne réinvente pas à chaque fois ses coordonnées. Goffman respecte une relative autonomie des acteurs, capables d'anticiper ou d'apprécier les conséquences de ce qu'ils font et de jouer des coups, dotés d'un sens

stratégique et d'un sens moral, sans en faire pour autant des champions de l'action délibérée.

C'est sur cette ligne de crête entre structuralisme et interactionnisme (Gonos, 1977) que Goffman déploie ses analyses. Présentons tout d'abord les concepts clefs de *Frame Analysis* : la distinction entre « cadre primaire » et « cadre secondaire » et les deux types de « transformations » qui conduisent de l'un à l'autre, la « modalisation » et la « fabrication ». Puis nous tenterons d'établir des voies de passage entre les notions de cadre d'expérience et de cadre de participation, cette dernière plutôt développée dans *Forms of Talk* (1987). Tout au long, nous puiserons quelques vignettes d'illustration dans des situations que nous avons analysées à l'occasion d'une enquête sur les interventions des agents du Samusocial de Paris auprès de personnes vivant à la rue (Cefaï & Gardella, 2011).

Cadres primaires et secondaires

Partons de la distinction entre « *cadre primaire* » et « *cadre secondaire* ». « Est primaire un cadre qui nous permet, dans une situation donnée, d'accorder du sens à tel ou tel de ses aspects, lequel autrement serait dépourvu de signification » (FA : 30). Le cadre primaire est la réponse pratique et partagée par les participants de l'interaction à la question : « Qu'est-ce qui se passe ici ? » (FA : 34), tout au moins dans le cas d'« activités franches », où tous les participants sont en phase dans leur saisie d'un même sens de ce qu'ils sont en train de faire. Ils ont une compréhension *littérale*, au premier degré, des activités qu'ils accomplissent. Et ils s'engagent dans la situation en la prenant au sérieux, en s'impliquant en elle, sans réserve. « L'engagement est un processus psychobiologique par lequel le sujet finit par ignorer, au moins partiellement, où le dirigeant ses sentiments et son attention cognitive. Tel est le sens de l'*absorption* » (FA : 339/346). Dans le cadre primaire, le cours des choses est pris pour allant de soi. Le foyer d'attention est partagé par les acteurs, qui sont à ce qu'ils font, sans « distance au rôle ». Dans ce mode d'engagement situationnel, les acteurs vivent leurs expériences sans questionnement, sur le mode de l'évidence. Et il semble que règne un consensus cognitif et moral entre leurs perspectives.

Mais l'activité reste rarement « franche » dans le cours de son accomplissement. Décrire l'expérience partagée dans une interaction implique de saisir la pluralité des significations engagées, des intérêts mis en jeu, des modalités d'engagement et des degrés de réflexivité. L'expérience ayant pour propriété première d'être « vulnérable », l'outil principal d'une analyse de cadre est le concept de « transformation ». Une activité se transforme souvent en cours de route. Elle peut être prise pour « modèle » et transformée en une sorte de clone

– dont le sens n'est plus le même. En prenant appui sur une activité concrète, les transformations « nous permettent de plaisanter, de tromper, d'expérimenter, de répéter, de rêver ou de fantasmer » (FA : 551). Elles nous permettent de réfléchir, de prendre du recul ou de la hauteur, de voir les choses autrement qu'elles ne se présentent au premier abord. Les mêmes points d'appui dans la situation concrète, les mêmes gestes et les mêmes discours sont alors porteurs d'un sens différent. L'exemple le plus parlant est repris à G. Bateson. Observant des singes en train de se battre, il remarque qu'elles se communiquent en parallèle des signaux qui signifient qu'elles ne se battent pas « pour de vrai ». « Ce que j'ai vu au zoo, ce n'était qu'un phénomène banal, connu par tout le monde : j'ai vu jouer deux jeunes singes. Autrement dit, deux singes engagés dans une séquence interactive dont les unités d'actions, ou signaux, étaient analogues, mais non identiques à ceux du combat [...] Or ce phénomène – le jeu – n'est possible que si les organismes qui s'y livrent sont capables d'un certain degré de méta-communication, c'est-à-dire s'ils sont capables d'échanger des signaux véhiculant le message : "ceci est un jeu" » (Bateson, 1977 : 211). En langage goffmanien, l'activité au premier degré, celle qui vaut comme cadre primaire, est le combat, et le jeu est un cadre secondaire, qui résulte d'une opération de transformation : le combat est euphémisé.

Cette illustration permet à Goffman de caractériser un premier type de transformation de l'activité : les « *modalisations* ». « Par *mode*, j'entends un ensemble de conventions par lesquelles une activité donnée, déjà pourvue d'un sens par l'application d'un cadre primaire, se transforme en une autre activité qui prend la première pour modèle, mais que les participants considèrent comme sensiblement différente. On peut appeler modalisation ce processus de transcription » (FA : 52-53). Goffman liste cinq opérations de modalisation : le faire-semblant, les rencontres sportives, les cérémonies, les répétitions et les détournements (FA : 57-86). Elles ont pour point commun que tous les participants à l'interaction sont au courant de la modalisation qui a lieu.

Il n'en va pas de même avec le second type de transformations : les « *fabrications* ». Certains des participants agissent afin de tromper intentionnellement d'autres participants. « Il s'agit des efforts délibérés, individuels ou collectifs, destinés à désorienter l'activité d'un individu ou d'un ensemble d'individus et qui vont jusqu'à fausser leurs convictions sur le cours du monde. Un projet diabolique, un complot, un plan perfide en arrivent, lorsqu'ils aboutissent, à dénaturer partiellement l'ordre du monde » (FA : 93)³.

3. Goffman (1991 : 178) parle encore de surveillance (*secret monitoring*), d'infiltration (*penetration*) ou de piège (*entrapment*) comme tromperies au second degré – avec des formes d'engagement mutuel (*mutual containment*), où chacun essaie de duper l'autre, tout en sachant que cet autre est en train de le duper, mais en essayant de le rouler au second degré.

On pourrait tracer une ligne qui court de « Cooling the Mark Out » (1952), aux jeux de stratégie analysés dans *Strategic Interaction* (1969), en passant par les descriptions de la gestion des apparences (*impression management*) dans *La présentation de soi* (1959). Ici, Goffman liste deux grands types d'opérations de fabrication : les fabrications « bénignes »⁴, relativement inoffensives, d'un point de vue moral ou légal, et les fabrications « abusives »⁵, destinées à tromper autrui en le piégeant ou en l'arnaquant.

La structure de l'expérience : vulnérabilité et stratification

Une expérience se décrit donc par le cadrage primaire qui la soutient principalement et par les opérations de transformation que celui-ci subit, soit au cours du déroulement de l'interaction, soit d'emblée, dès son commencement. Ainsi se constitue une expérience « stratifiée », où se greffent, sur le cadre primaire, plusieurs cadres qui lui sont coextensifs, lesquels se donnent avec une pluralité de degrés de réflexivité (Lemieux, 2009) L'expérience trouve sa signification dans la dernière « strate » du cadre, appelée la « bordure » ou la « frange » (*rim* ; FA : 182/184). Le combat est le cadre primaire ; le cadre secondaire, par la modalisation du faire-semblant, est le jeu. Le jeu est la « frange » de cette expérience stratifiée, sa « bordure » la plus « externe », qui lui donne son statut de réalité éprouvée. La métaphore de la stratification est problématique, parce qu'elle spatialise cette composition entre différentes strates (*layers*) du cadre, sur le modèle des couches du millefeuille ou de l'oignon. Mais elle suffit à indiquer cette architecture de renvois de sens où chaque micro-événement peut être saisi à travers le prisme de ses multiples cadrages – dans un processus de compréhension où le sens est rarement univoque.

Goffman désigne alors par « *structure de l'expérience* » l'empilement de strates de sens qui en fait la composition feuilletée. « Selon la terminologie

4. Comme exemples de « fabrication bénigne » (Goffman, 1991 : 97-112), citons le tour de prestidigitation, la farce ou le canular, l'épreuve décisive, la gestion des apparences dans une interaction stratégique, dans les limites du tolérable, la « machination protectrice » (*paternal*) dans l'intérêt de la personne manipulée... par exemple, quand, sans monter de traquenard, les travailleurs de rue cadrent la situation en en « faisant des tonnes », en en rajoutant dans la séduction, pour que les personnes à la rue montent dans leur camion, rejoignent un centre d'hébergement, se lavent ou se soignent.
5. Comme exemples de « fabrication abusive (*exploitive*) » (Goffman, 1991 : 112-125), citons l'escroquerie ou l'imposture, la contrefaçon, le mensonge sur les marchandises en publicité, la substitution de preuves au tribunal, la falsification des informations par la presse... par exemple quand des personnes, qualifiées de « profiteurs », manipulent le cadre de l'aide d'urgence en se faisant passer pour des SDF qui ont besoin de couvertures ou de duvets, en abusant de la confiance des travailleurs de rue, en se faisant « pièges à induire leur engagement et leur croyance » (FA : 464).

que nous nous sommes forgée au début de ce travail, la partie profonde de l'activité cadrée aurait le statut de réalité non transformée. Lorsqu'on aura affaire à une modalisation, on dira que la séquence exhibe une transformation et deux strates – la strate modèle et la strate modelée, ou encore le modèle et la copie –, et que l'activité externe, la frange du cadre, nous livre le statut de l'activité dans la réalité. Prises ensemble, ces deux strates – les événements non transformés et leur modalisation – constituent une *stratification* relativement simple. On peut, certes, envisager plus de deux strates mais, simple ou complexe, la stratification d'un cadre est toujours un élément important de sa structure. Et c'est cette stratification même qui nous autorise à parler de structure » (FA : 160/157).

Pour décrire les *cadres d'expérience*, qui sont indissociablement des *cadres de participation* (1987) à une situation d'interaction, l'enquête doit donc identifier par observation un cadre primaire, en caractériser ensuite les opérations de transformation, pour finalement ressaisir les cadres secondaires qui en procèdent. Une fois accompli ce repérage d'une activité littérale (FA : 555), au premier degré, qui répond sous la forme d'un consensus en acte, pratique et tacite, à la question : « Qu'est-ce qui se passe ici ? », l'enquête doit cerner les événements, les gestes et les paroles qui la transforment. Autrement dit, l'enquête, pour rendre compte de l'expérience de la situation d'interaction, doit caractériser les différentes modalités d'engagement des acteurs en relation à une activité littérale. Par exemple, quand une formatrice du Samusocial mime à ses étudiants la façon de convaincre une personne à la rue de monter dans le camion ou quand un mendiant raconte ses techniques de manche en les jouant devant des intervenants sociaux, on peut repérer la « modalisation d'une fabrication ». L'enquête doit alors désintriquer, par un travail de description minutieux, les différentes strates de sens qui composent la structure de l'expérience de la situation.

La vulnérabilité des cadres de l'expérience fait que les acteurs sont toujours exposés au doute, au trouble, à l'embarras, à l'échec. L'ambivalence, le quiproquo et le malentendu sont le lot de leurs conversations ordinaires. La méfiance, la surprise et la déception grèvent sans cesse le cours de l'expérience. Et dans le cas de « machinations au second degré » (FA : 176), comme l'infiltration de services secrets par des agents doubles ou comme le piège tendu par la police des stupéfiants à un suspect, il devient parfois difficile de dire qui est qui et qui fait quoi – qui est le manipulateur et qui est le manipulé de l'histoire. Les accrocs de l'expérience, les accidents de l'interaction ou les distorsions de la communication ont un rôle analytique primordial : ils font apparaître, *a contrario*, ce qui est requis pour le maintien d'un cadre, et pour la

réalisation de ses transformations. Les ratés et les impairs constituent ainsi une sorte de révélateur, au sens chimique du terme, de la « normalité » réglée de la réalité sociale qui, tant qu'elle va de soi, masque ses conditions de possibilité et ses conditions de félicité (Goffman, 1987). C'est en contrepoint des rencontres réussies, de la bonne marche d'une occupation pratique ou de la bonne entente dans un échange discursif, dans les moments de vulnérabilité patente, que l'analyse se fait.

L'organisation de l'expérience

Afin de préciser ce que nous entendons par « organisation de l'expérience », il nous faut revenir à un postulat fondateur de la démarche générale de Goffman. Au début de sa thèse de doctorat (1953 : 33-41), Goffman explicite sa façon de procéder, qui évoluera peu tout au long de ses travaux ultérieurs. Il reprend un à un les principes de l'analyse fonctionnaliste de l'ordre social et les applique à l'analyse des interactions sociales, dotées d'un ordre propre. Comment les actions sociales peuvent-elles se coordonner et engendrer un ordre social ? La réponse du fonctionnalisme était que les institutions remplissent des fonctions d'intégration et de régulation et que les individus, intégrés et régulés par le processus de socialisation, intériorisent et confirment en agissant l'ordre social. Goffman rompt avec ce modèle explicatif, en ce que l'ordre de l'interaction constitue un domaine d'enquête de plein droit : il n'est pas le support et le produit de fonctions qui lui seraient extérieures, il se constitue selon ses propres lois.

En même temps, sous certains aspects, Goffman tend à conserver la perspective d'un « micro-fonctionnalisme » (Strong, 1988 : 234). L'ordre de l'interaction n'obéit pas aux lois qui régissent le système social, il possède ses propres fonctions d'auto-maintenance, d'auto-configuration et d'auto-distanciation. L'organisation pratique et sensible de l'interaction, Goffman l'appelle un cadre. La question empirique devient : comment observer et décrire les opérations qui font advenir et tenir un cadre d'action – et qui ménagent l'ordre de l'interaction ? Selon quelles opérations, régulières et réglées, un engagement cohérent et pertinent dans la situation est-il assuré ? Dit autrement, quelles *règles pratiques* doivent être respectées par les participants à une situation pour agir de façon intelligible et convenable ? *Règles*, et non pas simples régularités observables et descriptibles, parce que leur transgression provoque des troubles, appelle des demandes d'éclaircissement ou des rappels à l'ordre et entraîne parfois des sanctions. La « rupture de cadre » peut alors advenir. *Pratiques*, parce que ce ne sont pas des prescriptions ou des directives

formelles de tâches à accomplir : ces règles pratiques correspondent à des formes d'engagement dans la situation – ce sont des « prémisses de l'activité de cadrage ». Les suivre ne présuppose pas une intention claire ou un calcul utilitaire. Un cadre se décrit donc par un système de règles pratiques, vulnérables à des transformations et des ruptures. « Au chercheur de le reconstituer, en partie en découvrant, en recueillant, en collationnant et en interprétant toutes les exceptions possibles à la règle » (Goffman, 1987 : 96). « Dans la mesure où le cadre d'une activité est supposé nous aider à faire front à tout ce qu'elle nous réserve comme problèmes, à informer et à réguler la plupart d'entre eux, on comprend que nous soyons bouleversés et dépités par des circonstances que nous ne pouvons ignorer mais que nous ne savons pas non plus traiter. En somme, nous subissons une rupture de cadre : nous ne savons ni l'appliquer, ni le maîtriser » (FA : 340). *Le cadre est circonscrit par l'enquête moyennant le recensement des transformations et des ruptures de cadre.* Par exemple, notre enquête sur les interactions nocturnes entre intervenants et usagers du Samusocial a recensé systématiquement les rencontres malheureuses, où les « conditions de félicité » n'ont pas été remplies, avant de dégager une série de maximes – « approcher sans offenser », « faire dire sans soutirer », « proposer sans imposer », « servir sans s'asservir », « quitter sans délaisser » – qui régulent l'intervention dans l'espace public (Cefaï & Gardella, avec Mondémé & Le Méner, 2011 : chap. 4). L'enquête a avant tout porté sur les accrocs ou les échecs des interactions, afin de faire apparaître les « propriétés des situations » (Goffman, 2012) qui doivent être respectées pour que tout se passe bien.

Tout cadre possède en outre une dimension temporelle (à l'encontre de la critique de Sharron, 1981). Qui dit action dit déploiement dans le temps, et donc un début, un déroulement et une fin. Pour Goffman, ce qui pose le plus de problème, c'est le moment inaugurateur d'une opération de cadrage. Pour clarifier la terminologie qui sera employée, traduisons ces termes communs en langage goffmanien. Le moment d'ouverture d'une activité dotée d'un sens particulier, s'appelle une « *parenthèse conventionnelle* » (*conventionalized boundary markers or brackets*) (FA : 251/246 sq.). « Une activité cadrée d'une certaine façon – et tout spécialement une activité organisée collectivement – est généralement séparée du flux des événements en cours par des parenthèses conventionnelles »⁶. Ces parenthèses conventionnelles délimitent l'activité dans le temps en lui donnant un avant et un après. Pour caractériser un cadre,

6. C'est d'ailleurs cette difficulté qui conduit certains interprètes à privilégier le concept de cadre pour des interactions clairement délimitées et standardisées, comme les rites et les cérémonies, et à l'abandonner dans le cas d'interactions moins prévisibles, plus fluctuantes. Dans la perspective de Jean Widmer (1992), en phase avec la plupart des lectures ethno-méthodologiques de Goffman (Smith, 2003), tout n'est pas cadré.

primaire ou secondaire, il faut donc décrire les opérations de transformation qui font office de mise entre parenthèses – ces « parenthèses rituelles, salutations et adieux, [qui] établissent et terminent l'implication conjointe, ouverte et officielle, autrement dit, la participation ratifiée ». « L'ouverture a pour marque typique que les participants se détournent de leurs diverses orientations antérieures, se rassemblent et s'adressent matériellement l'un à l'autre (ou les uns aux autres) ; la clôture les voit s'éloigner réellement, d'une façon ou d'une autre, de la coprésence immédiate qui les réunissait ». Même si toutes les rencontres ne sont pas bien circonscrites dans l'espace et dans le temps, le problème de l'unité du lieu et du moment pertinents pour les participants ne manque pas de se poser. Par exemple, dans le travail de rue des équipes mobiles du Samusocial, les rites d'ouverture et de clôture de la rencontre – les formules discursives « Bonjour, c'est le Samusocial ! ? », « Au revoir, n'hésitez pas à nous contacter si vous avez besoin de quelque chose ! » et la configuration attentionnelle, expressive, posturale, gestuelle... qui va avec – sont d'autant plus importants qu'ils mettent la phase d'interaction à venir sur ses rails ou la referment avec tact. Le succès de cette phase de « création de lien social », au cœur de la situation, dépendant de la capacité des participants à bien l'encadrer par leurs façons de nouer et de dénouer le contact.

En outre, le cadrage de la situation peut aussi impliquer une espèce de clôture spatiale : tous les participants à la situation, acteurs et spectateurs, ratifiés ou non ratifiés, n'ont pas accès aux mêmes aspects de la situation. Des « barrières perceptives » sont érigées qui empêchent des personnes non invitées d'interférer dans l'interaction – les maraudeurs par exemple se mettent en cercle autour de l'usager, délimitant une scène d'interaction dont les passants, contraints de faire un détour, sont exclus. Selon Goffman, « une grande partie de l'activité sociale est faite d'épisodes entre parenthèses, précédés et suivis par des périodes de travail en coulisse » (FA : 466/456). C'est ainsi que les maraudeurs du Samusocial délimitent par leur emplacement dans l'espace un périmètre d'intervention, centré sur le territoire de vie de la personne à la rue. Et ils alternent entre les moments d'implication forte auprès des « usagers » et les moments de retrait en coulisses où ils peuvent momentanément relâcher leur attention ou préparer la scène suivante. Ils recourent aussi à des concilia-bules, en s'éloignant de la scène et en parlant à voix basse pour se concerter ; ou ils utilisent la cabine du camion comme une coque de protection où ils peuvent se laisser aller entre soi. Le bon déroulement d'une interaction requiert de la cadrer au sens de démarquer par un arrangement spatial ses frontières entre un dedans et un dehors.

Les opérations de cadrage, enfin, ne règlent pas seulement l'engagement cognitif et pratique, spatial et temporel, dans une situation. Elles impliquent également de *ressentir certaines émotions* et de *manifester certaines expressions*. Mais émotions et expressions ne sont pas seulement attachées à la singularité de la personne, des ressorts subjectifs de son existence. Pour Goffman, les sentiments éprouvés et exprimés sont également réglés par l'ordre de l'interaction. Ce que les acteurs ressentent n'est pas dissociable de ce qu'ils disent et font et des conditions de pertinence de ce qu'ils sont supposés faire. Il y a des « *affects conventionnels* », propres à chaque cadre, qui doivent être en rapport avec l'accomplissement de certaines règles pratiques. Plus fondamentalement, le cadre ne peut pas être manipulé à loisir par les acteurs. Les acteurs n'ont la plupart du temps pas de recul par rapport à lui, et tiennent pour allant de soi le cours d'action dans lequel ils sont plongés. « En somme, la vie sociale s'acharne, constamment et de mille manières, à saisir et à congeler l'intelligence qui nous permet de l'appréhender » (FA : 554). Au-delà des émotions et des expressions, c'est le Soi lui-même qui n'est pas dissociable des cadres qui lui donnent du sens. Ses manières d'être affecté comme celles d'agir, ses capacités comme ses prérogatives sont orientées par la situation. Goffman démonte le mythe d'une personne, une et même, tapie en embuscade derrière la multiplicité de ses masques interactionnels (FA : 287-293, 512 et 565-568). Le même corps embraye sur des cadrages différents où il éprouve et est éprouvé par des affects différents.

Pour récapituler, différents éléments se combinent dans un cadre d'expérience de la situation : 1. Les opérations d'ouverture de la phase spatio-temporelle du cadrage ; 2. La stratification de cadres, avec les activités de transformation qui lui donnent forme et la frange qui lui donne sens ; 3. Les règles pratiques qui font tenir chaque cadre et qui le rendent vulnérable ; 4. Les affects conventionnels que sont supposés éprouver et exprimer les acteurs ; et 5. Les opérations de clôture de la phase du cadrage.

Cadres d'expérience et de participation

Le recadrage peut être rapproché de ce que Goffman appelle un changement de « position » (*footing*) (1987). La différence de statut entre les notions de « cadre » et de « position » est difficile à saisir – l'article de *Semiotica* (1979) semble s'inscrire dans le prolongement du dernier chapitre de *Frame Analysis*, « The Frame Analysis of Talk » (1974 : 496-559). Dans les deux cas, la redéfinition d'une situation s'accompagne d'une commutation de *Gestalt* (notion que nous forgeons par analogie avec la « commutation de code » – *code switching* –

de Gumperz, 1989), soit d'une reconfiguration du champ perceptif et pratique des participants, mais aussi d'une redistribution des relations d'interaction et des jeux de rôles, d'une réattribution de capacités, de vertus, de droits et de devoirs aux protagonistes, et d'une redéfinition des identités des objets, des règles du jeu et des enjeux de la situation.

Où les acteurs mettent-ils les pieds ?

Partons du résumé que Goffman (1987 : 137) donne des changements de position, qui peuvent être observés et enregistrés. « L'alignement du participant, l'allure, l'attitude, la posture, la projection du Soi sont en jeu, d'une manière ou d'une autre ». Le Soi se reconfigure à travers la reconfiguration de la situation. Contrairement à la plupart des sociologies de l'action, qui partent des intérêts ou des motifs de l'acteur, l'analyse de cadres est centrée sur la situation, dont les Soi sont des émergences (Mead, 2006). C'est le cadrage de la situation qui dicte aux participants les règles pratiques qu'ils doivent suivre pour s'y repérer et s'y orienter et pour y agir de façon correcte et responsable. Si l'on peut pointer des singularités concrètes, qui caractérisent chaque situation, tout comme des différences de style entre les acteurs, qui ont chacun son « tempérament » et sa « personnalité », il n'en demeure pas moins que des règles pratiques s'imposent à tous, sans distinction. La position du Soi est conformée par la syntaxe des activités. Par exemple, le chauffeur, l'infirmière, l'assistante sociale et le sans-abri jouent des « rôles participationnels ». Ils sont pris dans une intrigue (*story line* sur le canal principal – *main track* ; FA : 319/311) qui n'est pas jouée d'avance. Les règles du jeu ne sont pas inventées sur le champ, même si elles ne sont pas autant fixées que dans une partie d'échecs, formalisées nulle part et connues par tous. Plus que de règles, il s'agit de « maximes » (Wieder, 1974), qui renvoient à des syntaxes différentes de l'interaction de passant à passant dans l'espace public de la rue, de la visite à titre personnel au sans-abri sur son territoire de vie, du soin social et infirmier de professionnels à des patients ou du service public de quasi-fonctionnaires à des usagers ayant-droit (Cefaï & Gardella, 2011). Ces maximes peuvent entrer en tension ou en contradiction. Elles laissent une porte ouverte à l'ambiguïté et à la transaction, même si elles s'imposent dans l'organisation de l'expérience des protagonistes.

« La projection [du Soi] peut être maintenue tout au long d'une séquence de comportement, plus ou moins longue qu'une phrase grammaticale ». Ce point est capital du point de vue de l'enquête. La phase d'un cours d'expérience et d'action à prendre en compte est problématique. Où cette phase

commence-t-elle ? Où se termine-t-elle ? Elle ne se confond pas, en tout cas, avec la phrase de l'analyse grammaticale. L'analyse de cadres doit-elle se centrer sur un tour de parole ? Doit-elle prendre pour telle une conversation du début à la fin, ou suivre une rencontre du moment du rassemblement à celui de la dispersion ? Doit-elle s'en tenir à une caractérisation de la situation par la coprésence, ou suivre des chaînes d'opérations en amont et en aval de celle-ci ? Est-elle prisonnière du moment de l'apparition mutuelle des protagonistes d'une scène, ou doit-elle égrener des chapelets de situations, connectées par un lien de pertinence pratique ? Ce problème est celui du cadrage de l'enquête, au sens où il faut savoir où et quand commencer et arrêter d'enquêter. Par exemple, nous avons commencé par l'organisation des rencontres dans la rue entre intervenants et usagers, mais nous avons, de là, été emportés vers la place des objets et la circulation des écrits – des fax et des formulaires à l'enregistrement des informations. Puis, nous avons ouvert l'espace-temps au processus de « prise en charge », en allant du signalement au 115 jusqu'à la prise en charge dans les dispositifs de soin, d'hébergement ou d'accompagnement. C'est l'articulation de la pertinence situationnelle qui, en se déployant dans des séquences temporelles sur le terrain, a indiqué le bon cadrage spatio-temporel.

Quoiqu'il en soit, l'enquête ne peut pas s'en tenir à un survol des situations et à une observation « à la louche ». « *Le continuum* à prendre en compte va des changements les plus marqués d'attitude aux modifications de ton les plus subtiles ». Dans une perspective microsociologique (Joseph, 1998), les détails dans le changement du comportement, qui paraissent mineurs vus de loin, acquièrent une signification cruciale. La distance inter-corporelle, un regard de travers ou un lapsus mal placé peuvent faire échouer une interaction. L'observation naturaliste est ici un exercice imposé. Pas question de prendre des notes à la va-vite, ni de les forcer dans des schèmes explicatifs et interprétatifs, et encore moins de s'en tenir à des récits après coup, à froid, sur ce qui s'est passé. L'idéal, quand des problèmes éthiques et juridiques n'y mettent pas un cran d'arrêt, est de « tout » enregistrer, en audio et vidéo – le cadrage du magnéto ou de la caméra étant moins appauvrissant que celui du carnet de notes. La matérialité de la parole vivante – « les marqueurs de son que les linguistiques étudient : hauteur, volume, rythme, accentuation, qualité tonale » – est l'un des principaux supports des opérations de cadrage et de recadrage. L'enquête se penche bien sûr sur le bon enchaînement des questions et des réponses (intelligibilité) ou sur le traitement cohérent des sujets abordés (« topicalité ») dans les échanges discursifs, mais elle n'oublie pas de prendre en compte tous les marqueurs verbaux et non-verbaux. Chaque élément constitutif de la scène peut avoir son importance.

La compréhension de la situation est donc indissociable de la façon dont un ordre de l'interaction se met et se remet en place(s) et dont des performances y sont accomplies en une sorte de ballet concerté. Le changement de « position » implique des réorientations de la perception et de l'action, d'ordinaire non thématiques comme telles, opérantes sur un mode préreflexif. Il ne correspond pas à la substitution d'un modèle cognitif ou normatif par un autre. Incarné dans la situation, il transforme conjointement les Sois impliqués dans l'interaction, leurs attitudes réciproques dans le registre de la coprésence et les topiques vers lesquelles leur attention est communément orientée. Pour savoir où les acteurs mettent les pieds, force est donc de rendre compte de l'enchaînement des tours de parole dans leur ordre séquentiel, de montrer comment les sujets sont abordés, moyennant quelles performances corporelles et verbales, de restituer les arrangements spatiaux des corps et des objets qui configurent la situation, de repérer les accessoires matériels qui donnent des prises à l'engagement dans l'interaction et à la coordination entre ses protagonistes, et ainsi de suite. Seule une démarche ethnographique donne accès à ces éléments dans leur richesse, quand elle montre, par exemple, comment se réalisent en pratique, s'expriment et se ressentent, des sentiments moraux comme le respect, la dignité, la décence ou la reconnaissance, et quand elle analyse les ruptures de cadre qui compromettent l'accomplissement de telles interactions morales.

La participation ratifiée aux interactions

Un point important est le « *statut de participation* » (Goffman, 1991 : 223) des acteurs impliqués dans une rencontre. Le mode d'engagement des individus dans une situation d'interaction est réglé par un « *cadre de participation* » (Goffman, 1987 : 137-147) qui attribue à chacun des rôles situationnels. L'adoption d'un cadre d'expérience est indissociable de celle d'un cadre de participation, qui distribue des places, auxquelles sont attachés des droits et des devoirs, et qui fait naître des attentes mutuelles de correction et de responsabilité (Goffman, 2012). Dès lors qu'un mot est énoncé ou un acte accompli, ses récepteurs, voulus ou non, se voient assigner un statut de participation à un processus de communication – qui leur impose de se conduire de façon pertinente et convenable, intelligible et recevable. Goffman qualifie de « *participants ratifiés* » les membres d'une situation d'interaction dont la présence n'est pas aléatoire ou facultative, mais requise par le cadre de participation. Par exemple, dans la rue, le chauffeur, l'infirmière, la travailleuse sociale et la personne abordée sont les participants ratifiés à la situation d'interaction :

leurs places et leurs rôles sont prédéfinis par des directives institutionnelles et par des usages établis, mais ils se composent concrètement dans le cours de la rencontre. Des personnages secondaires interviennent parfois et occupent le devant de la scène, sous la forme de voix téléphoniques, porteuses de l'autorité du médecin d'astreinte ou du coordinateur du 115. Parfois, des badauds s'arrogent le droit de s'arrêter et de regarder la scène, sinon de donner leur avis, outrepassant la discrétion de mise et perturbant le cours de l'interaction. La situation d'intervention à la rue doit prendre en compte tous ces éléments.

Les participants ratifiés ont obligation de manifester une forme d'absorption (*engrossment*) dans le cours de l'interaction – et ce même si « un participant ratifié peut ne pas écouter, et quelqu'un qui écoute peut ne pas être un participant ratifié ». L'engagement dans la situation peut en effet se faire selon diverses modalités, « de l'ennui mortel au surinvestissement » (FA : 126). L'intérêt au jeu et la croyance dans les enjeux, la concentration de la vigilance sur des foyers d'attention pertinents font partie de la compétence du « participant ratifié ». Il est supposé être captivé par l'action en cours. S'il jouit parfois d'un « droit à la distraction » et laisse son attention vagabonder « hors cadre » (FA : 201), dans des moments de relâchement et de rêverie éveillée, ou parce que d'autres problèmes à régler le préoccupent, il doit néanmoins travailler à dissimuler ces moments d'absence et témoigner de son implication sur la scène.

Le processus de communication entre participants ratifiés ne se fait pas de façon uniforme. Cette diversité donne autant d'indices de la façon dont les acteurs cadrent leur participation, en d'autres termes, s'engagent dans les interactions et canalisent leurs activités. Dans *Frame Analysis*, Goffman distingue entre les flux d'activités sur différents canaux d'interaction (*tracks* ou *channels*). Le « canal principal » est celui du cadre primaire, celui de l'action au sens littéral. Il se redouble d'un canal de « distraction », où les acteurs mettent hors cadre des informations dont ils n'ont plus qu'une conscience marginale ou liminale, ou qui n'ont pas de pertinence immédiate pour le déroulement de l'interaction. Les activités de coopération ou de communication passent en outre par des canaux de « direction » et de « régulation » (FA : 210-214), qui ponctuent les interactions. Des connecteurs stéréotypés lient les actes aux acteurs et permettent la localisation des sources de l'action ; d'autres lient les locuteurs à leurs interlocuteurs et assurent l'enchaînement entre déclarations et répliques. Des indices kinésiques et paralinguistiques, les marqueurs (gestes de la main ou mimiques expressives) et les régulateurs (rythmes conversationnels, indices d'encouragement ou d'interrogation), permettent en outre de réguler le cours de la conversation. Goffman distingue enfin un canal de « dissimulation » de tout ce qui est mis hors de portée des participants

(FA : 214-218). Les corps ou les accessoires peuvent être utilisés comme des écrans (*shields* : 1963/2012) qui filtrent ou dévient les informations, moyennant souvent des procédés de collusion avec des comparses, non déchiffrables pour le profane. Les publics peuvent être ségrégués et ne pas avoir accès à la même dimension de la performance, et une coupure infranchissable peut être établie entre la scène et ses coulisses, par un contrôle de la circulation ou de la vision ou par des artifices d'éclairage et de son. La distribution appropriée des flux d'activités entre ces différents canaux conduit les participants ratifiés à s'absorber dans le foyer de l'activité collective. Ils doivent prendre leur part, au nom d'une « obligation socialisante » (FA : 338), dans un engagement distribué et coordonné dans la situation. Ils occupent une place et jouent leur « rôle de participation ».

À côté de la « communication dominante », Goffman distingue encore une « communication subordonnée » – celle qui a lieu entre des tiers présents à la rencontre, locuteurs inattendus ou destinataires clandestins, par exemple – soit « une parole équipée et organisée pour interférer, de façon limitée, avec ce que l'on peut appeler la communication dominante » (FT 1981 : 133). Goffman propose une typologie de ces modes parasites de circulation de la parole en situation. Deux possibilités se présentent en vis-à-vis. Soit la communication subordonnée est explicite : on a alors l'aparté (*by-play*), communication en retrait entre participants ratifiés ; la cantonade (*cross-play*), communication entre participants ratifiés et tiers par-dessus les frontières de la communication dominante ; le chœur (*side-play*), enfin, communication *mezzo voce* exclusivement entre les tiers. Soit la communication subordonnée est cachée : on a alors la collusion (*collusion*), dans ou hors les limites de la rencontre, où des tiers commentent subrepticement la communication dominante ; ou l'insinuation (*innuendo*), par où « un locuteur surcharge ses paroles d'un sens évident mais niable, adressé à une cible plus qu'à un destinataire » (FT 1981 : 134).

Rôles de production et de réception

L'opposition entre le locuteur et l'auditeur, le destinateur et le destinataire est donc beaucoup trop simpliste : « L'énonciation ne découpe pas le monde autour du locuteur en précisément deux parties, récipiendaires et non-récipiendaires, mais institue au contraire tout un éventail de possibilités structurellement différenciées ». Goffman nous invite à complexifier notre perception des situations d'interaction – en particulier, de dépasser le « modèle dyadique locuteur-auditeur », qui « spécifie tantôt trop de participants, tantôt trop peu, tantôt ceux qu'il ne faut pas » (1987 : 151 ; pour une application, Berger, 2012).

En réponse à la question : « Qui a dit quoi ? », il distingue trois types de « rôles de production » (Goffman, 1981b : 226). L'animateur (*animator*) est la « machine parlante » ou la « caisse sonore » (*sounding box* ; FA : 508) qui accomplit la performance sur scène ; il n'est pas le simple émetteur d'un message, mais il l'anime par un certain nombre de traits expressifs qui ont du sens pour les récepteurs (par exemple, le chef de bord d'un camion du Samusocial qui signifie une décision d'hébergement à un sans-abri). L'auteur (*author*) est « l'agent qui compose » les lignes qui sont énoncées et actées par l'animateur ; il peut se confondre avec l'animateur, mais il peut aussi opérer en coulisses et ne pas être sensible aux récepteurs (par exemple, le coordinateur à la régulation qui délibère, prend une décision et la transmet au chef de bord). Le mandant (*principal, originator*), enfin, la « source » véritable de la performance énonciative, le « Nous » au nom de qui l'animateur et l'auteur s'expriment, celui qui peut être tenu pour responsable des propos qui sont tenus (en ce cas, l'institution du Samusocial, dont le coordinateur à la régulation et le chef de bord ne sont jamais que des représentants – *tokens*).

En outre, les acteurs, qui peuvent occuper alternativement ou simultanément, l'une ou l'autre de ces postures, animent des personnages (*characters* ou *figures*). Ce peut être des personnages « naturels », qui ont leur propre vie, des personnages « joués », passés ou fictifs, imités ou caricaturés, dans le cas d'un cadrage théâtral. Ce peut être des personnages « imprimés », dont l'existence de papier se donne dans l'écrit, et des personnages « cités », à qui il est fait référence dans une séquence de discours ou d'action. De surcroît, chaque performance peut inclure des récits où un animateur se met en scène dans des actions qu'il a réalisées précédemment : on a alors affaire à un animateur en chair et en os, qui raconte une histoire à propos de ses doubles virtuels. Les cadres s'enchaînent alors les uns dans les autres – et les rôles de production s'emboîtent en poupées russes.

Différents statuts de participation peuvent ainsi se mixer, se succéder et se superposer. Les acteurs peuvent changer de casquette, passer du ton de la confiance personnelle (se laisser ébranler par un récit) à celui de la compétence professionnelle (prendre des notes pour un rapport), jouer sur le registre de la connaissance familière (recourir à l'interconnaissance avec les usagers de longue date) et de la performance technique (porter un diagnostic infirmier avant d'amener un usager à l'hôpital). Ils peuvent se présenter comme des personnes à titre privé, ou au contraire, se constituer comme les représentants d'une organisation ou d'une institution – avoir une fonction que Goffman qualifie ailleurs (1969 : 87-89) de « substitut » ou de « mandataire », détenteur à titre provisoire d'un droit de « parader au nom de » ou de « négocier au nom

de ». Ils peuvent aussi se rétracter, renoncer à participer à la situation et se plonger dans l'absence et le mutisme, ou continuer à jouer le jeu, mais en usant d'ironie grinçante, en montrant de la mauvaise volonté, en abandonnant les civilités d'usage pour arborer un masque d'agressivité.

La réponse aux questions « Qui a dit quoi ? » et « À qui la parole est-elle adressée ? » n'est donc pas réglée par la représentation simpliste de l'acteur qui met un masque. Goffman distingue, en contrepoint des « rôles de production », une variété de « rôles de réception ». Certains sont ratifiés : le récepteur visé intentionnellement par l'attention du producteur (la personne à la rue à qui s'adresse l'intervenant) et le récepteur non visé, mais dont la place est ici de plein droit (son compère, également à la rue, qui écoute, en retrait). D'autres sont non ratifiés : l'auditeur non officiel, mais inattentif, témoin sans le vouloir et sans y être invité (le passant qui jette un coup d'œil oblique), et l'oreille indiscreète, auditeur non officiel, mais qui écoute volontairement (le badaud ou l'intrus qui s'arrête et s'incruste). Le rapport à ces divers récepteurs montre comment le cadre primaire s'organise en pratique. Les intervenants se disposent ainsi autour de la personne abordée, recréant les conditions de possibilité d'une forme d'entre soi intime dans l'espace public de la rue, le chauffeur restant en retrait pour cantonner les intrus hors de la scène et éviter ainsi des distorsions dans la communication professionnelle de prise en charge. Dans l'activité de cadrage, le réglage des corps joue ainsi une fonction tout aussi importante que l'organisation des discours.

Interactions corporelles et discursives

L'analyse de cadres ne porte donc pas sur des extraits de textes déjà refroidis, mais se propose de ressaisir des énonciations de paroles en contexte, sur le vif⁷. Les énoncés débordent alors leur simple contenu lexical et font émerger des propriétés pragmatiques, riches en inférences, qui sont autant de supports pour l'analyse des opérations de cadrage. Goffman était très proche des travaux d'ethnographie de la communication (Gumperz & Hymes, 1972) et de sociolinguistique. Il avait participé au colloque fondateur de ces approches (Hymes, 1964) et poursuivi le dialogue de livre en livre. On peut mettre en regard les concepts clés de l'ethnographie de la communication avec ceux développés par Goffman lors de ses incursions dans le domaine linguistique. Le maintien des cadres active ce que J. Gumperz (1989) et D. Hymes (1984) ont nommé des « compétences de communication ». La notion de compétence de communication, qui fait écho sur un mode critique à la notion de « compétence

7. Merci à Chloé Mondémé pour ses remarques sur le modèle « SPEAKING ».

linguistique » forgée par Chomsky, est définie comme « ce que le locuteur a besoin de savoir pour communiquer effectivement dans des contextes culturellement significatifs », indépendamment de toute connaissance normée de la langue utilisée. C'est pourquoi l'utilisation des signes para-verbaux (rires, soupirs, intonation) ou non-verbaux (gestes, expressions, postures) participe pleinement d'une forme de compétence interactionnelle. La communication qui s'établit alors fait intervenir des « indices de contextualisation » – éléments tels que l'usage d'expressions stéréotypées, des tours prosodiques singuliers, ou encore un choix particulier d'options lexicales et syntaxiques, qui ont des fonctions de contextualisation – lesquels contribuent à façonner d'éventuels recadrages. Gumperz (1989) décrit d'ailleurs les phénomènes de communication comme soutenus par des « conventions de contextualisation », lesquelles, organisant « des attentes partagées », ne sont pas sans faire penser aux règles pratiques qui soutiennent les cadres de l'expérience. Une autre analogie peut être relevée avec l'ethnographie de la communication : l'analyse de cadres accorde une place de choix aux troubles de la situation. Elle s'arrête sur les cas « qui ne marchent pas », comme autant de révélateurs puissants de ce qui aurait été attendu. On pourrait ainsi comparer termes à termes ce que fait Goffman avec le modèle « SPEAKING » de Hymes (1967), qui recense les huit concepts clés requis pour l'étude d'une situation de communication. Tout d'abord le contexte (*setting*), soit la situation de Goffman, laquelle inclut indissociablement les conventions de contextualisation qui la supportent. Viennent ensuite le nombre de participants et leurs schémas de communication (*participants*) : il s'agit du destinataire et du destinataire, mais également des autres acteurs présents, destinataires silencieux, auditeurs accidentels, oreilles indiscrettes... Nous sommes là assez proches du cadre de participation goffmanien. L'observateur se doit ensuite de faire état du but et du résultat de l'interaction (*ends*), du contenu et de la forme du message (*acts*) et de la tonalité utilisée (*keys*). Il doit enfin rendre compte des moyens ou des canaux de communication utilisés (*instrumentalities*), qu'ils soient linguistiques, paralinguistiques ou encore proxémiques, des normes sociales qui sous-tendent l'interaction (*norms*) et du genre d'activité dont il est question (*genre*). Les normes sociales de Hymes correspondraient aux règles pratiques qui soutiennent les cadres ; quant au genre d'activité, il pourrait parfaitement être analysé en répondant à la question « Que se passe-t-il ici ? » – sinon que chez Hymes, on privilégierait l'interprétation fournie par les membres eux-mêmes sur leur propre activité.

Scène, coulisses et auditoires

La conversation ordinaire n'est pas, dans la vie courante, la situation canonique d'échange discursif. La rencontre peut prendre la forme du bavardage à bâtons rompus, du discours politique, du sketch comique, de la conférence, de la récitation, de la déclamation poétique... Il est rare que deux personnes ou plus soient en train de délibérer autour d'un thème déterminé. Le plus souvent, « le contexte de l'énonciation n'est pas réellement une conversation, mais plutôt quelque entreprise matérielle dont des événements non linguistiques forment le centre » (Goffman, 1987 : 151). Goffman donne l'exemple de la relation de service qu'est la transaction entre le marchand et le client, ou le contact fugitif entre personnes anonymes dans la rue. C'est souvent, quand la routine de l'exécution du travail ou du croisement sur le trottoir est rompue, que les protagonistes se mettent à parler au-delà du strict nécessaire. Goffman mentionne encore la consultation pédiatrique, les remarques de Mr. Nixon à Mrs Thomas, enchâssées dans le protocole de signature d'une loi ou les annonces verbales, qui scandent les coups risqués par les joueurs de bridge.

Cet enchâssement des échanges discursifs dans des séquences d'activités ne doit pas être oublié – par exemple, quand l'interpellation de l'un des interlocuteurs, couché sur un banc ou sur un trottoir, est le fait d'une infirmière ou d'une assistante sociale. Les coups que jouent les interlocuteurs ont ainsi une logique d'enchaînement interne, mais ils renvoient également à des circonstances qui leur sont extérieures et qui leur donnent sens. « Il s'ensuit qu'une énonciation qui est un coup d'un jeu peut être aussi un coup d'un autre jeu, ou bien une partie d'un tel coup, ou encore un contenant pour deux ou trois de ces coups » – un coup peut valoir et porter dans « un système de communication, un processus rituel, une négociation économique, un conflit de caractères, un cycle pédagogique. » (*Ibid.* : 30). Par exemple, les coups joués dans le travail de rue relèvent de l'intervention d'une équipe, dont la qualité d'agents du Samusocial est indiquée par leur blouson et leur camion, à une personne sans-abri, patient et usager, désigné comme tel par le cadre de participation. Ces coups respectent la grammaire des espaces publics urbains, et prennent la forme d'une visite de civilité, à pas de colombe, sur un territoire de vie, mais ils s'inscrivent également dans la logique institutionnelle du service d'urgence, qui surdétermine cette interaction élémentaire par d'autres chaînes d'activités pratiques. Le cadre de participation peut encore se décliner en cadres de l'aide alimentaire, de l'écoute psychosociale, du soin infirmier ou de l'hébergement nocturne ; il peut encore inscrire cette rencontre-ci dans la série continue de rencontres entre connaissances. Ce sont de multiples cadres qui alternent et se

substituent, se combinent et se chevauchent les uns les autres, logeant dans la situation une multiplicité de déploiements possibles et marquant chaque coup, quand il n'est pas assorti des bons indices de contextualisation, d'une espèce d'ambiguïté.

L'interaction dans la rue entre un service d'urgence et un usager sans-abri a ceci de particulier qu'elle se déroule dans un espace public, où d'ordinaire prévalent les conduites d'« inattention civile » (Goffman, 1963 : 83 *sq.* ; Quéré & Bretzger, 1992-1993), et qu'elle va donner lieu à une activité mutuelle, par où les participants se créditent du droit de se rapprocher, de se regarder et de communiquer. Ils quittent donc la modalité d'engagement des passants dans un lieu public, où ils se remarquent furtivement sans se prêter attention, pour engrener sur celle d'une prise en charge, professionnalisée, qui prend la forme d'une rencontre. Les participants commutent d'une « interaction non focalisée » à un « rassemblement à multiples foyers » (Goffman, 1963 : 91), où plusieurs rencontres en face-à-face vont s'entrecroiser, où les participants ratifiés alternent entre des rôles d'acteurs et spectateurs, et auquel peuvent assister des spectateurs non ratifiés. La configuration de la scène se transforme donc : si, dans notre exemple, la personne à la rue est toujours au centre de l'attention, l'avant-scène est occupée tantôt par le chauffeur, l'infirmière ou l'assistance sociale. L'activité principale et la communication dominante changent donc de nature, ainsi que la distribution des places et des tâches. Parfois, des tiers interviennent, soit par la médiation du téléphone qui fait intervenir la voix autorisée du 115, du coordinateur de la régulation ou d'un médecin d'astreinte, soit en la personne de passants, qui jettent un coup d'œil latéral, lancent une salutation d'usage, s'arrêtent et jouent les curieux et à l'occasion, se présentent comme des familiers ou des connaissances. Les maraudeurs doivent maintenir le cap tout en louvoyant entre ces multiples foyers d'attention.

À chaque fois doivent être observés en détail le site de la rencontre, les objets techniques qui l'équipent, les arrangements spatiaux qui l'ordonnent, les enchaînements temporels qui y ont cours, et les effets de chaque coup sur la suite des coups dans le tour de parole. Les marqueurs de frontières spatiales permettent de distinguer une avant-scène d'un arrière-plan, et la scène des coulisses et de la salle. Dans chacun de ces territoires, les règles de conduite ne sont pas les mêmes. Le bon enchaînement d'actions réciproques qui conviennent est crucial : la moindre distorsion, le moindre accroc ou accident de l'interaction peut y mettre un terme, produire une explosion de rage chez le sans-abri ou inversement, ternir la bienveillance et pousser dans leurs retranchements les membres de l'équipe mobile. Il y a des façons de parler « en aparté », soit pour échanger des informations confidentielles, soit pour se

couper du flux des passants : les interlocuteurs adoptent une autre posture, un autre ton et un autre volume, leurs corps font écran, leurs yeux se font face et leurs visages se rapprochent. En cas d'impair, on peut assister à un enfermement dans le mutisme ou à un « pétage de plombs » de l'usager qui se sent floué ; en retour, les intervenants peuvent répondre par un « tirage de bretelles en règle » et passer de la bienveillance à la fermeté. Rien n'est écrit d'avance. L'ordre public (Cefaï, 2012) qui s'articule sur ce bout de trottoir est irrémédiablement local, transitoire et vulnérable. Goffman décrit comment un sentiment d'être ensemble se développe dans la rencontre, comment un ethos distinctif, une « structure émotionnelle » ou une « atmosphère collective » y surgissent, eux aussi extrêmement fragiles et labiles.

À tout moment, l'usager peut faire jouer son droit de rompre le lien, retirer à ses visiteurs leur droit d'accès, faire valoir son droit à la tranquillité et à la solitude et au-delà, son droit à ne pas bénéficier des droits au logement et à la santé de tout un chacun. Et les intervenants peuvent se retrouver dans des situations contradictoires où leur devoir de respecter le désir exprimé par les usagers se télescope avec leur devoir d'intervenir pour écouter, soigner et aider – a fortiori si la personne en face d'eux leur paraît en état de danger. Le drame peut se jouer sur la scène de la rencontre, dans un clash entre protagonistes, qui se disputent sur le cadrage de la situation (*frame dispute* ; FA : 321). Il peut se dérouler en aparté, en retrait du territoire de vie de la personne à la rue, dans un conciliabule à proximité du camion entre deux des intervenants, qui se demandent quoi faire et délibèrent à mi-voix. Il peut continuer dans le camion, après que les intervenants ont quitté la scène et s'interrogent sur le bien-fondé de leur décision de respecter la volonté du sans-abri et de ne pas intervenir – et donner lieu à un appel à la régulation sur la marche à suivre. Et quand le silence retombe, il connaît des déroulements inédits dans le for intérieur de chacun, ce tribunal intime où le « pour » et le « contre » ne cessent de s'affronter et où le jugement sur les conséquences du choix se poursuit. Ce que l'on appelle un cas de conscience.

Échanges verbaux et non-verbaux

« Admettre ainsi l'autonomie de l'échange de paroles comme unité d'activité en soi, comme domaine d'analyse *sui generis*, est une étape décisive ». L'attention de l'analyste ne doit pas se centrer uniquement sur des énoncés, elle doit suivre des chaînes d'énonciations, qui organisent l'expérience d'une « rencontre sociale bien délimitée ». L'analyse de la communication verbale accompagne alors le cheminement d'une interaction en face-à-face et ses

opérations d'accordage (*frame-attunement* : Kendon, 1990). L'accord qui s'y joue a du reste pour condition de possibilité ce « consensus en acte » (*working consensus* – Goffman, 1963 : 96) entre les participants, souvent évoqué par Goffman, et qui a le caractère d'un « contrat de communication », implicite ou tacite. Mais l'accord autour de cadres d'interaction, sur fond de cette confiance originaire, reste ouvert à toutes sortes de malentendus, qui ont des conséquences immédiates sur la suite de la rencontre. Ces malentendus ne sont du reste pas seulement d'ordre verbal. La survalorisation des matériaux sonores risque de fausser la compréhension de ce qui se passe dans la situation. « Les termes de locuteur (*speaker*) et d'auditeur (*hearer*) laissent supposer que le son est seul en jeu, alors qu'il est évident que la vue, parfois même le toucher, sont parfois très importants du point de vue de l'organisation [de l'expérience]. Qu'il s'agisse de l'administration des tours de parole, de l'évaluation de la réception par des indices visuels, de la fonction paralinguistique de la gesticulation, de la synchronisation de l'orientation des regards, de la garantie de l'attention par des preuves qui en attestent, de l'appréciation de l'absorption d'autrui dont on surveille les engagements en parallèle et les expressions du visage – sur tous ces points, il est évident que la vision est cruciale, tant pour l'auditeur que pour le locuteur » (Goffman, 1987 : 139). La communication est kinesthésique et paraverbale autant qu'elle passe par le langage. Kendon (1990) attire l'attention sur le « flux gesticulatoire » qui accompagne la « bousculade ordonnée des mots », comme disait Merleau-Ponty. « Les énonciations s'accompagnent inévitablement de gestes kinésiques et paralinguistiques qui s'intègrent intimement à l'organisation de l'expression verbale », ainsi que d'un ensemble « d'actes matériels sans connexion avec le flux discursif ». Dans l'interaction entre maraudeurs du Samusocial et personnes à la rue, nous avons pu décrire la place que les expériences de toucher peuvent avoir dans la prise de contact, l'indication d'une intention pacifique ou la manifestation d'un sentiment de sympathie ; et nous avons noté la capacité qu'ont les rayonnements olfactifs à tenir à distance des intrus et à démarquer un territoire du Soi. Les affleurements et les palpations relèvent de la communication non-verbale, les miasmes et les puanteurs, du langage corporel. Ces éléments de sens contribuent au cadrage de la situation, peut-être plus, parfois, que les mots.

Les cadres de participation à un échange discursif organisent l'expérience des interlocuteurs. Loin de se limiter à des « représentations », ils sont inscrits dans l'épaisseur matérielle de la situation. Outre les gesticulations corporelles, l'engagement réciproque dépend d'équipements matériels et de performances vocales. Là encore, l'enquêteur doit être en alerte. Au lieu de se précipiter sur

le discours articulé, enregistré sur son magnétophone, il exerce ses sens à tout ce qui relève de la communication para-verbale et non-verbale. Les grognements et les éructations, les hurlements et les silences, les bégaiements, les changements de ton et les marqueurs de désapprobation, souvent élidés de la retranscription, ont ici la même importance que les mots. Une voix neutre ou sépulcrale, une façade d'assentiment sans conviction, une parlotte qui tourne à vide ou un enthousiasme de type maniaque sont des signes qui font sens pour les participants. L'emphase rhétorique, le ton de l'empathie et de la sympathie, le jeu de la menace ou de la séduction, l'alternance du sérieux et de l'humour, la gestion des silences et des relances, le mélange de fermeté et de douceur, sont aussi des procédés de cadrage. Les objets entrent également en ligne de compte. Ainsi, dans le travail de rue, les couvertures, les aliments et les cafés n'ont pas seulement une valeur fonctionnelle : ce sont des connecteurs, qui rendent possible le contact, qui ouvrent des cycles de reconnaissance et de réciprocité, même si le discours officiel est celui du droit, et si les membres des équipes mobiles disent leur méfiance de la logique du don et du contredon. Accepter une soupe, c'est « émettre un signal de voie libre » sur un « canal de transmission » et concéder le droit d'aller plus loin dans l'interaction. Quant au camion, il est un « médiateur » de premier plan : il fixe l'une des bornes de la scène d'interaction, il abrite la « caisse » aux trésors et il accueille les futurs hébergés. Il est le principal médiateur du passage de la rue au centre d'hébergement.

Tous ces éléments sont à prendre en compte par les participants pour que l'interaction soit réussie – et par l'enquêteur pour décrire ce qui se passe. Pour que les rayons d'attention focalisent sur les mêmes thèmes et que les regards convergent vers les mêmes objets, pour que soit évitée une trop grande asymétrie des tours de parole et pour que soit bien identifié le sens des actes de discours : comprendre, s'expliquer, témoigner, réclamer, promettre, ordonner, convaincre, remercier, saluer, quitter, et ainsi de suite...

Les troubles de la communication

Dernier point : la communication n'est pas toujours claire. Il arrive qu'il y ait de la friture sur la ligne, du bruit sur les canaux. La parole est supposée être « correctement interprétable », mais souvent son sens n'est éclairci qu'« à toutes fins pratiques », sans chercher à en éliminer toutes les ambiguïtés – sauf lorsqu'il s'agit d'établir un article scientifique ou un texte juridique, par exemple. En cas d'incertitude sur le sens, les destinataires, qui n'ont pas bien entendu ou pas bien compris, peuvent faire une demande de répétition et de reformulation.

Les ambiguïtés peuvent être de plusieurs ordres : indexicales (incertitude sur le sens d'un pronom personnel ou d'un adverbe de temps ou de lieu : là-bas, bientôt, nous...), contextuelles (incertitude liée au monde d'événements, de savoirs et de relations auquel se réfère l'énonciation). Elles peuvent encore être dues à une ellipse (incertitude liée à l'élimination d'un membre de la paire adjacente d'une déclaration et de sa réplique, ou à l'inachèvement d'une énonciation, compréhensible par certains, mais pas par tous : « Vous savez de quoi je veux parler... »). Elles peuvent enfin être des « ambiguïtés fonctionnelles », « telles que la véritable incertitude, le véritable malentendu, la simulation de ces difficultés, le soupçon qu'une vraie difficulté s'est présentée, le soupçon qu'on a fait semblant d'avoir une difficulté, et ainsi de suite... » (Goffman, 1987 : 10).

Un certain nombre de procédures peuvent être respectées pour éviter ces ambiguïtés. Certaines limitent les silences, les interruptions et les interférences, qui peuvent nuire à la pertinence de l'échange conversationnel ou être pris pour des offenses personnelles – ces offenses étant réparées par les rituels appropriés d'excuse ou prévenues par le respect des tours de parole et l'énonciation de formules toutes prêtes. D'autres procédures confirment qu'une énonciation a été bien ou suffisamment comprise : signaux en retour, mimiques et vocalisations non verbales, parfois, clignements d'yeux et sourires complices, gestes discrets ou explicites – si le contraire se produit, la perplexité s'installe, sensible dans l'air, l'attention reste en suspens, un brouhaha de désaccord ou de mécontentement se fait entendre, des signes de gêne et d'énervement se manifestent. D'autres procédures, encore, sont des manières de reconnaître des parenthèses, soit « les sourires, gloussements, hochements de tête et autres grognements approuvatifs par lesquels l'auditeur manifeste qu'il a bien compris que le locuteur vient de pratiquer l'ironie, l'allusion, le sarcasme, la plaisanterie ou la citation... et en revient à plus de responsabilité et de littéralité » – et donc de signifier indirectement que l'on est sur la même longueur d'onde. Enfin, des « signaux de pause » et « signaux de voie libre » suspendent ou relancent la transmission : refuser de répondre à un signal de voie libre revient au même que décliner la proposition d'une poignée de main, et ouvrir un canal de transmission implique la présomption que des partenaires potentiels ne vont pas y faire intrusion.

La « rencontre sociale » est « une réunion qui régularise les risques et les occasions que présente une rencontre en face-à-face », et non pas une « période arbitraire » d'échange de messages entre un émetteur et un récepteur, selon le vieux modèle de la communication. Elle est le lieu d'un « engagement conjoint » (*joint involvement* – Goffman, 1963 : 96). Agir avec tact, maintenir

le contact, éviter les décrochages, éclaircir les malentendus sont des expressions que les travailleurs de rue utilisent pour signifier que le cadre de la rencontre n'est pas rompu. L'« engagement conjoint » (*joint engagement* – Goffman, 1987 : 130) dans la situation tient toujours. Une offense commise peut être réparée : c'est le signe que l'offenseur est encore là, avec un sens de l'à-propos, capable de se rendre compte de ce qui se passe, et de « cadrer » la situation comme les autres participants. Si l'« engagement conjoint » n'est plus tenu, les travailleurs de rue vont entrer dans un travail d'interprétation de ce manquement aux exigences de la situation, et peut-être inférer, si d'autres indices tendent à l'attester, que l'interlocuteur est « déficient ». Parler tout seul dans la rue ou se retrancher dans son mutisme peut être entendu comme un symptôme de « dérangement », momentané ou durable. « Le soliloque en public est interdit », tout comme l'imprécation ou l'exclamation y sont déplacées (*ibid.* : 95 et 98) – à moins que la personne n'ait décidé de « se donner en spectacle », de « faire son show » et de gagner momentanément une visibilité publique qui lui est souvent déniée (FA : 151-154 et 231-233). Mais une telle performance, si incongrue soit-elle, est encore un acte de communication qui fait sens. Quand en revanche les interactions ordinaires ne sont plus soutenues, la personne semble échapper au « *common sense* “working world” of practical realities » (FA : 246). Face à des conduites erratiques des personnes à la rue – dans le maintien et la présentation de soi, la propreté du territoire de vie, le suivi des opérations de soin, la cohérence de l'interaction verbale... – les intervenants sociaux s'exclament souvent : « il/elle est “psy” ». Pour Goffman, la « folie » est une pathologie de l'interaction. Elle n'est pas tant dans le cerveau ou dans le corps qu'elle n'est dans/de la place (Goffman, 1973b, Annexe ; et Joseph, 2007). L'une des ficelles du métier des travailleurs de rue est d'apprendre que l'incapacité à rester dans le cadre n'est pas une maladie incurable, et qu'elle se comprend en relation à des histoires et à des circonstances. « Un déclic peut toujours se produire... ». C'est du reste à cette condition que tient la croyance pratique dans la possibilité d'aider les personnes à la rue.

En conclusion : poursuivre l'enquête goffmanienne

Goffman nous a appris à analyser des situations de face-à-face, en partant d'observations ethnographiques, *in situ*, et en considérant « l'ordre de l'interaction » comme une « réalité *sui generis* ». Son exploration minutieuse a été la source d'une foule d'innovations conceptuelles et a ouvert un nouveau continent de recherche. L'apport majeur de Goffman a été non pas de dévoiler, mais de faire voir une réalité jusque-là vue mais non remarquée (*seen but unnoticed*),

irréductible aux dynamiques macro- ou méso-sociales qui sont l'objet privilégié des sciences sociales. Une situation ne peut pas, a priori, être considérée comme la réalisation de rapports sociaux déterminés par un ordre structurel ou institutionnel. Pourtant, Goffman récuse « l'approche interactionniste radicale », selon laquelle « tout ce que nous savons à propos du monde macro, des relations entre les nations et les États, des relations de classes, des relations de castes etc., se passe, se produit durant des interactions de face-à-face et [selon laquelle] nos preuves concernant cette macrostructure proviennent de ces moments intimes de face-à-face [...] On ne peut pas passer par agrégation ou extrapolation d'une classe particulière d'interaction à des configurations de type macrosociologique. Et cela, je considère que c'est le principe durkheimien de base. Donc le problème de base reste de trouver une connexion entre l'ordre macro et des occasions d'interaction de face-à-face » (1983 : 201).

Toute la difficulté de Goffman se joue là et interdit les lectures de type « interactionniste » ou « structuraliste ». Comment prolonger alors l'enquête goffmanienne ? Les analyses de situation explorent les multiples recoins de l'« ordre de l'interaction » et en énoncent un certain nombre de maximes et d'opérations. Elles documentent des compétences de communication et des façons réglées de se coordonner en situation. Elles décrivent les ordres de moralité qui émergent dans des rencontres ou dans des rassemblements, leurs vulnérabilités et les moyens d'y parer. Mais quel sens donner à la relation de « couplage flou » entre ordre de l'interaction et structures sociales et institutionnelles, évoquée par Goffman dans sa conférence ultime, en tant que président de l'Association américaine de sociologie en 1982 ? Comment l'analyse de situation s'articule-t-elle avec l'analyse de « rencontres », de « rassemblements » et d'« occasions » sociales, sans que la situation soit réduite à l'ombre portée de logiques qui la transcendent – ce qu'illustre avec le plus de clarté *Behavior in Public Places* (1963/2012) ? Par exemple, comment cette analyse de situation peut-elle introduire la notion d'« arrangement », au moyen de laquelle Goffman (1977 ; Joseph, 2004) cherchait à traiter de la question de l'alignement des genres, sans en faire d'emblée la projection d'un principe de « domination masculine » ? La formule du « couplage flou », qui permettait à Goffman de se tailler un royaume sur mesure et de laisser à d'autres l'étude des logiques macro-sociales ou macro-historiques, relève plus du pacte diplomatique que de la raison analytique. Le risque est que cette formule signe une partition entre méga- et méso-structures d'un côté, et « infiniment petit » (Bourdieu, 1982) de l'autre, au lieu d'inviter à explorer comment la structure sociale et le processus historique sont dans la situation (Bordreuil, 2007).

Une autre voie pourrait être suivie. Elle tiendrait compte de la leçon goffmanienne, en isolant l'ordre de l'interaction comme une « réalité *sui generis* » : l'ethnographie n'est-elle pas justement cet art d'enquêter en coprésence sur ce qui se passe dans le monde social, et sur le fondement d'une observation participante plus ou moins ratifiée, de décrire des situations sans leur imposer *a priori* une grille de lecture univoque ? Épouser cette vision constitue un garde-fou méthodologique et aiguise la vigilance empirique, mais, surtout, impose de prendre au sérieux l'enquête sur la société en train de se faire, ici et maintenant. On pourrait même, en réactivant les concepts d'« occasion » et d'« arrangement », prêter une attention plus aiguë à la façon dont un ordre de l'interaction s'inscrit dans d'autres ordres de l'interaction – ailleurs, avant et après. Ce recadrage, sans être celui, brutal, des sciences sociales et politiques qui brandissent leurs fétiches et les croient plus vrais que ce qui se donne à leurs sens ou aux sens de leurs enquêtés, pourrait s'aligner sur les perspectives des participants à la situation. Ceux-ci, loin d'être prisonniers de la coprésence, changent sans arrêt, dans le flux de leurs engagements situationnels, de poste d'observation, de grandeur d'échelle, de format de perception, de support d'inscription... Ils cadrent et recadrent, font l'épreuve de décalages entre leurs points de vue, procèdent à des efforts de réflexion, de critique ou de traduction, entrent parfois dans des controverses sur le cadrage pertinent. Ils sont en tout cas capables de cadrer les situations auxquelles ils prennent part, et d'un point de vue politique, de recourir à toute la gamme des prédicats de statut, de genre, de classe, d'ethnicité ou de race, pour se distancier de l'ordre de leurs interactions. Et ils sont capables, au-delà, de produire toutes sortes de définitions, explications, interprétations et évaluations, si controversées soient-elles, des thèmes auxquels ils se réfèrent en cadrant la situation – ils « déboulonnent le Grand Léviathan » (Callon & Latour, 1982), en se passant presque toujours de l'aide des sciences sociales ! C'est ce type d'activités que Goffman nous invite à décrire et à analyser.

Bibliographie

- Bateson, G. (1977) Une théorie du jeu et du fantasme, in (*Id.*), *Vers une écologie de l'esprit*, tome I, Paris, Seuil : 209-224.
- Berger, M. (2012) *Mettre les pieds dans une discussion publique : scènes de l'engagement participatif à Bruxelles* (publié dans cet ouvrage), Paris, PUF.
- Berger, B. (1986) *Foreword, Frame Analysis*, Boston, Northeastern University Press : xi-xviii.
- Bordreuil, S. (2007) Isaac Joseph : la politique depuis Goffman, in D. Cefaï & C. Saturno (eds), *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph*, Paris, Economica : 101-134.
- Bourdieu, P. (1982) Le sociologue canadien Erving Goffman est mort, *Le Monde*, 4 décembre.
- Burke, K. (1945) *A Grammar of Motives*, Berkeley, University of California Press.
- Cefaï, D. (2007) Le legs d'Erving Goffman à la sociologie de l'action collective, in (*Id.*), *Pourquoi se mobilise-t-on ?*, Paris, La Découverte : 547-701.
- Cefaï, D. (2001) Les cadres de l'action collective, in D. Cefaï & D. Trom (eds), *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Raisons pratiques », 12) : 51-97.
- Cefaï, D. (2012) L'ordre public. Micropolitique de Goffman, in E. Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics*, Paris, Economica [1963].
- Cefaï, D. & Gardella, E. (2011) *L'urgence sociale en action. Ethnographie du Samusocial de Paris*, Paris, La Découverte.
- Callon, M. & Latour, B. (1982) Unscrewing the Big Leviathan : How Actors Macro-Structure Reality and How Sociologists Help Them to Do So, in A. Cicourel & K. Knorr-Cetina (eds), *Advances in Social Theory and Methodology : Toward an Integration of Micro- and Macro-Sociologies*, Londres, Routledge & Kegan Paul.
- Conein, B. (2006) *Les sens sociaux. Trois essais de sociologie cognitive*, Paris, Economica.
- Denzin, N. & Keller, C. (1981) Frame Analysis Reconsidered, *Contemporary Sociology*, 10 : 52-60.
- Drew, P. & Heritage J (eds) (1993) *Talk at Work : Interaction in Institutional Settings*, Cambridge, Cambridge University Press : 3-65.
- Emerson, R. M. & Messinger, S. L. (1977) The Micro-Politics of Trouble, *Social Problems*, 25 : 121-135 [trad. fr. in D. Cefaï & C. Terzi (eds), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Raisons Pratiques, 22), 2012].

- Fornel, M. de (1989) Rituel et sens du rituel dans les échanges conversationnels, in I. Joseph, R. Castel & J. Cosnier (eds), *Le parler-frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit : 180-195.
- Fornel, M. de & Léon, J. (2000) L'analyse de conversation, de l'ethnométhodologie à la linguistique interactionnelle, *Histoire épistémologie langage*, 22 (1) : 131-155.
- Gamson, W. (1992) *Talking Politics*, New York, Cambridge University Press.
- Goffman, E. (1952) On Cooling the Mark Out : Some Aspects of Adaptation to Failure, *Psychiatry : Journal of Interpersonal Relations*, 15 : 451-583.
- Goffman, E. (1953) *Communication Conduct in an Island Community*, Ph. D., University of Chicago, Department of Sociology.
- Goffman, E. (1969) *Strategic Interaction*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Goffman, E. (1973) *La présentation de soi dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit [1959].
- Goffman, E. (1973b) *Relations en public*, Paris, Minuit [1971].
- Goffman, E. (1974) *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit [1967].
- Goffman, E. (1974) *Frame Analysis : An Essay on the Organization of Experience*, New York, Harper [trad. fr. (1991) I. Joseph, M. Darteville & P. Joseph (eds), *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit].
- Goffman, E. (1977) The Arrangement Between the Sexes, *Theory and Society*, 4 (3) : 301-331.
- Goffman, E. (1979) Footing, *Semiotica*, 25 : 1-29 [trad. fr. (1987) in *Façons de parler* : 133-166].
- Goffman, E. (1981b) Radio Talk, in *Forms of Talk*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press (non traduit en français).
- Goffman, E. (1983) Felicity's Condition, *American Journal of Sociology*, 89 (1) : 1-53 [trad. fr. (1987) *Façons de parler*, Paris, Minuit : 205-270].
- Goffman, E. (1983) The Interaction Order, American Sociological Association, 1982 Presidential Address, *American Sociological Review*, 48 (1) : 1-17 [trad. fr. (1988b) in Y. Winkin : 186-230].
- Goffman, E. (1983) Microsociologie et histoire, in P. Fritsch (ed.), *Le sens de l'ordinaire*, Paris, Éditions du CNRS : 197-202.
- Goffman, E. (1987) *Façons de parler*, Paris, Minuit [1981].
- Goffman, E. (1988a) La situation négligée [1964], in Y. Winkin (ed.), *Les moments et leurs hommes*, Paris, Seuil/Minuit : 143-149.
- Goffman, E. (1989) Réplique à Denzin et Keller [1981], in I. Joseph, R. Castel & J. Cosnier (eds), *Le parler-frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit.

- Goffman, E. (2012) *Comment se conduire dans les lieux publics : Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Economica [1963].
- Gonos, G. (1977) « Situation » Versus « Frame » : The « Interactionist » and the « Structuralist » Analyses of Everyday Life, *American Sociological Review*, 42 : 854-867.
- Gumperz, J. (1989) *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Minuit [1976].
- Gumperz, J. (1989) *Sociolinguistique interactionnelle : une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan.
- Gumperz, J. & Hymes D. (1972), *Directions in Sociolinguistics : The Ethnography of Communication*, New York, Reinhart & Winston.
- Gurwitsch, A. (1958) *Le champ de la conscience*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Heinich, N. (1989) L'art et la manière pour une « cadre-analyse » de l'expérience esthétique, in I. Joseph, R. Castel & J. Cosnier (eds), *Le parler-frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit.
- Hymes, D. (1964) Introduction : Toward Ethnographies of Communication, *American Anthropologist*, 66 (6, 2) : 1-34 [numéro spécial, J. Gumperz & D. Hymes (eds), « Ethnography of Communication »].
- Hymes, D. (1967) Models of the Interaction of Language and Social Life, *Journal of Social Issues*, XXIII (2) [in J. Mc Namara (ed.), *Problems of Bilingualism*].
- Hymes, D. (1984) *Vers la compétence de communication*, ENS Saint-Cloud, Hatier-Credif.
- Jameson, F. (1976) Review of Frame Analysis, *Theory and Society*, 13 : 119-133.
- Joseph, I. (1998) *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF.
- Joseph, I. (2007) Asiles. Le reclus, le souci de soi et la folie dans la place, in *L'Athlète moral et l'enquêteur modeste*, Paris, Economica : 101-110.
- Joseph, I. (2004) *Météor. Les métamorphoses du métro*, Paris, Economica.
- Joseph I., Castel R. & Cosnier J. (eds) (1989) *Le parler-frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit.
- Kendon, A. (1988) Goffman's Approach to Face-To-Face Interaction, in P. Drew & A. Wootton (eds), *Erving Goffman : Exploring the Interaction Order*, Boston, Northeastern University Press : 14-40.
- Kendon, A. (1990) *Conducting Interaction : Patterns of Behavior in Focused Encounters*, New York, Cambridge University Press.
- Lemieux, C. (2009) *Le devoir et la grâce*, Paris, Economica.
- Lofland, J. (1976) *Doing Social Life : The Qualitative Study of Human Interaction in Human Settings*, New York, Wiley.

- Mead, G. H. (2006) *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF (trad. fr. et introduction D. Cefaï & L. Quéré) [1934]
- Mills, C. Wright (1940) Situated Actions and Vocabularies of Motive, *American Sociological Review*, 5 (6) : 904-913.
- Quéré, L. (1997) La situation toujours négligée, *Réseaux*, 85 : 163-192.
- Quéré, L. & Bretzger, D. (1992-1993) L'étrangeté mutuelle des passants. Le mode de coexistence du public urbain, *Les Annales de la recherche urbaine*, 57-58 : 89-100.
- Radcliffe-Brown, A. R. (1952) *Structure and Function in Primitive Society*, Londres, Routledge.
- Rawls, A. W. (1987) The Interaction Order *Sui Generis* : Goffman's Contribution to Social Theory, *Sociological Theory*, 5 : 136-149.
- Sharron, A. (1981) Frame Paralysis : When Time Stands Still, *Social Research*, 48 (3) : 500-520.
- Smith, G. W. H. (2003) Ethnomethodological Readings of Goffman, in J. Treviño (ed.), *Goffman's Legacy*, Lanham, Rowman & Littlefield : 216-253.
- Snow, D. & Benford, R. (2000) Framing Processes and Social Movements : An Overview and Assessment, *Annual Review of Sociology*, 26 : 611-639.
- Strong, P. M. (1988) Minor Courtesies and Macro Structures, in P. Drew & A. Wootton (eds), *Erving Goffman : Exploring the Interaction Order*, Boston, Northeastern University Press : 228-249.
- Thomas, W. I. (2006) Définir la situation [1923], in Y. Grafmeyer & I. Joseph (eds), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Champs-Flammarion.
- Trom, D. (2001) Grammaire de la mobilisation et vocabulaire de motifs, in D. Cefaï & D. Trom (eds), *Les formes de l'action collective. Mobilisations dans des arènes publiques*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Raisons pratiques », 12) : 99-134.
- Widmer, J. (1992) Goffman et Garfinkel : cadres et organisation de l'expérience, *Langage et société*, 59 : 13-46.
- Wieder, D. L. (1974) *Language and Social Reality : The Case of Telling the Convict Code*, La Haye, Mouton [extraits en français, présentés par Terzi, C. (2010) Dire le code du détenu. Enquêter sur la culture de la prison, in D. Cefaï (ed.), *L'Engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'EHESS : 169-215].

